

## Les fruits de l'hiver

Pierre Hébert

Volume 14, numéro 3 (42), printemps 1989

Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200804ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200804ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1989). Les fruits de l'hiver. *Voix et Images*, 14(3), 508–512.  
<https://doi.org/10.7202/200804ar>

## Roman

# Les fruits de l'hiver

Pierre Hébert, Université de Toronto

Le chroniqueur-dégustateur est évidemment soumis aux aléas des crus, bons ou mauvais; si l'été a été trop chaud, l'automne pas suffisamment pluvieux, qui sait quelle sorte de romans lui seront donnés à lire durant l'hiver? Il faudrait donc revoir de près les conditions météorologiques qui sont responsables de la dernière récolte, et essayer de faire un peu de manipulation climatique; car plusieurs des romans de ces derniers mois, tout en flattant l'esprit de façon fort variée, produisent un effet certain de plaisir, et même de dérangement des sens dont il faut préserver la recette. Heureusement, le danger ne croît pas avec l'usage, et l'état n'a pas à intervenir.

### Vin nouveau, pétillant

Michel Michaud avait déjà publié, en 1985, *l'Amour atomique*, roman qui, malheureusement, n'avait pas fait autant de bruit que son titre. Pourtant, il s'agissait d'une œuvre qui avait de la gueule, de l'élan, de la fougue, enfin tout ce que vous voudrez qui puisse en décrire cette écriture qui fonce tête baissée sur ce qu'elle aperçoit. Mais est-ce aussi à cause de quelques longueurs que le roman n'avait pas une grande audience? Cela se peut bien.

*Coyote*<sup>1</sup>, cependant, semble avoir éliminé les quelques problèmes qui entravaient la lecture de *l'Amour atomique*, et accentué ses qualités. Bref, voici une œuvre remarquable, du moins dans son genre et son style. Car, au niveau de l'histoire, rien de plus banal que cette rencontre entre Chomi, le narrateur-héros, et Louise Coyote, qui engendrera un amour fou mais dont l'issue sera une rupture causée par un comportement plus ou moins honnête de Chomi. La passion folle, débridée de ces deux adolescents, durera environ un an, après quoi ce sera le «déclin de l'empire Coyote».

L'effervescence de Chomi et de Coyote tient-elle à la vigueur de leur jeune âge? Car tous deux débordent d'une passion exempte d'inhibition. Écoutons Chomi:

*Faut dire, c'est vrai, que je suis plutôt prédestiné pour adorer les femmes. Encore plus une Coyote de cette race-là. Je crois que j'ai un clitoris électronique dans la tête. Elles me donnent un gramme de séduction et je reçois 15 tonnes d'émotion. Elles me soufflent un baiser du doigt, je récupère leur âme tout entière. Je n'ai aucun mérite, elles me font concupiscer à mort. Peut-être bien que je suis une sorte de prêtre, après tout? (p. 49)*

Si je reproduis ce texte, c'est qu'il me semble révélateur. Le prêtre n'apparaît pas ici par hasard, car il y a une intensité dans *l'autorité religieuse de Coyote* (p. 108), de même que dans la recherche du «Big Manitou» chez Chomi; cette intensité se transmet dans leur ardeur physique à s'inventer une immunisation

contre la vie (*oublier l'avenir*, p. 17) mais aussi contre la mort: *Je me disais que si jamais la mort venait subitement nous surprendre soudés l'un à l'autre à jamais, c'est un chalumeau oxydrique qu'il faudrait au pompier pour nous décoller.* (p. 91) *L'orgasme n'est-il pas une lame Gillette qui marque la frontière entre la vie et la mort?* (p. 286)

Mais dans toute cette histoire, il faut tenir compte de la mauvaise conscience de Chomi. Il avait dit à Coyote qu'il voulait un enfant, pour lui déclarer plus tard qu'il n'en avait plus envie. Mais au moment où il avoue qu'il a changé d'idée, Louise est déjà enceinte. Plus ou moins à son insu donc, il saccage l'âme de Louise Coyote en trichant, en ne respectant pas sa parole. Ce sera le signal du déclin de l'empire Coyote, et le roman prend alors, rétrospectivement, l'allure d'une confession. Chomi s'est en effet montré indigne de la Beauté de Coyote, et il a commis *le vandalisme le plus imbécile qui soit* (p. 256). N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que Michel Michaud annonçait son prochain roman, à l'occasion de *l'Amour atomique*: une histoire des années 60 où il a dévalisé l'âme d'une femme?

Il faut lire *Coyote*. Car s'il est vrai que *presque toute la poésie qui se fait depuis 50 ans a quitté les organes vitaux* (p. 258), Michel Michaud donne ici une œuvre où, à travers principalement le personnage de Louise Coyote, s'exprime une énergie de vie (mais aussi de mort) qui nous rappelle que l'existence, la vraie celle-là, a quelque chose de sauvage, d'exubérant, de dangereux.

Quelques mots sur deux autres romans produits des mêmes vignes: les *Montagnes russes*<sup>2</sup> de Jacques Côté, et *Une histoire de cœur*<sup>3</sup>, de Jacques Savoie. Chacun de ces deux romans est une histoire de cœur, mais dans un sens fort différent. *Les Montagnes russes* raconte la relation entre Denis Dupuis et Simone: un garçon dégueulasse mais sympathique, et une fille insaisissable, plutôt mystérieuse. Leur histoire de cœur prend quelque deux cents pages à nous faire comprendre qu'on n'entre pas dans la vie d'une autre personne comme dans un moulin, et ce dans un style direct et plaisant. L'autre *histoire de cœur*, celle de Jacques Savoie, rappellera plutôt le *Cœur de la baleine bleue* de Jacques Poulin. Dans ce quatrième roman, J. Savoie articule un récit à deux niveaux: celui d'un premier personnage et de son rêve de voir son scénario de film réalisé, et celui-là même du scénario en question. Ce deuxième niveau raconte l'histoire d'un personnage qui a reçu le cœur d'un *donateur* inconnu, et la recherche de ce donateur conduira Maurice Renard vers des révélations étonnantes.

### Vin profond, qui fait méditer

Notre littérature sera grave, méditative, enfin, tout ce que vous vous rappelez de l'esprit de sérieux de l'abbé Casgrain. Était-ce là un sort? Car l'esprit de sérieux, dans le mauvais sens du mot, a parfois bien de la difficulté à se trouver des lecteurs. Ce handicap est accru lorsque le sujet même effraie, comme c'est le cas ici; car la mort finit toujours par avoir le dernier mot sur tout ce qu'on aura pu écrire à son sujet.

Par les temps qui courent, nombreux sont les récits où la mort occupe dans le texte une part importante. Certains récits m'ont déjà donné l'occasion d'une

petite méditation morbide<sup>4</sup>, et je croyais bien en avoir fini; mais voici que deux textes nous rappellent que, non, ce n'est pas si simple, qu'il faut recommencer: la mort est toujours là.

Le *Cœur sur les lèvres*<sup>5</sup>, d'Aline Beaudin-Beaupré, nous en donne une première occasion. L'histoire du jeune adolescent Alexandre, de son amour pour sa tante Jeanne mais, surtout, de la pulsion de mort qui l'habite et qui l'entraîne à tuer animaux aussi bien qu'humains, s'amorce par cette phrase sans équivoque: *J'étais au seuil de l'adolescence comme d'autres sont au seuil de la mort* (p. 7). On suivra sans doute avec intérêt l'histoire de ce jeune et de son rapport étrange avec son milieu.

Mais, mort pour mort, il faut souligner l'impitoyable récit de Claire de Lamirande, *Neige de mai*<sup>6</sup>. L'essentiel de l'intrigue se donne tout entière dans les trois premiers paragraphes du roman: l'enfant de Rosemonde, Jean, a été victime d'un accident qui l'a laissé paralysé mais, surtout, terriblement souffrant. Rosemonde doit vivre quotidiennement avec cet adolescent qui lui renvoie sans cesse l'image de la mort, du destin, tout en posant la question de Dieu.

Le texte est imprégné d'un sentiment de fatalité inexorable: *Le destin est déraisonnable* (p. 10). Mais que faire? Abandonner? Jean implore sans cesse sa mère de le délivrer, de le tuer; mais quelle force empêche Rosemonde d'accéder à son désir? Est-ce ce qu'on appelle une force de vie, ou simplement une forme de comédie?

*Qu'est-ce qu'on dit quand il n'y a rien à dire? On fait semblant de parler. On fait semblant de vivre. Rien n'a cours ici, mais on peut tout simuler. On peut espérer, quand aucun espoir n'est permis. Ne pas avoir d'avenir, mais faire des projets.* (p. 15)

Dans cette maison, la vie est pire que la mort parce que, justement, elle ne peut se vivre dans l'illusion d'immunité: tout est imbibé de souffrance, et Dieu se tait.

La mort semble en outre liée à l'imaginaire maritime. *Neige de mai* est ainsi habilement articulé autour de cette imagerie de la mer originelle, où tout était possible. Puis est survenu le temps, la dérive, où il faudrait savoir s'orienter, comme dans le *Jimmy* de J. Poulin. C'est à cause de pareilles nécessités, écrit Claire de Lamirande, que les humains ont inventé la navigation; mais pour la narratrice, sans cesse confrontée à la mort, la vie est un navire en perdition (p. 143), après un temps où, dit-elle, *je savais naviguer* (p. 80). L'image de la dérive s'impose comme celle qui sied le mieux à la condition humaine: *Le temps est long et je n'aurais pas dû m'embarquer sur cette mer sans fond. J'ai mes ancres qui flottent entre deux eaux* (p. 75). Quant au chant de la mer, sirène ambiguë, il est difficile de savoir si son immobilité et son immensité, hors du champ temporel, invite à plonger dans le néant ou dans la plénitude originelle.

### Vin âgé, étiquette moderne

On a suffisamment parlé des *Tisserands du pouvoir*<sup>7</sup>, roman ou film, pour qu'il soit inutile ici de récapituler les principaux aspects de cette histoire captivante. Il suffira de rappeler que le récit se passe principalement dans le contexte

de l'émigration massive des Québécois vers les États-Unis, en l'occurrence le Rhode Island, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais les événements les plus dramatiques de ce récit ancré dans le contexte de cette époque sont sans contredit tout ce qui gravite autour de l'obligation, pour ces exilés francophones, d'accepter le système de taxation de M<sup>gr</sup> Hickey, qui posait les Francos, comme on les appelait, à choisir entre leur langue et leur religion. En effet, il apparaissait clair, aux yeux des Canadiens français, que le «National Catholic Welfare Conference» visait à l'unification des langues ou, pour le dire autrement, que la langue de la religion catholique serait d'abord et avant tout l'anglais.

C'est en réaction à ce choix qu'ils jugeaient injuste que des personnes comme Elphège Daigneault — Émile Fontaine version romanesque — fondent la *Sentinelles*. À cet égard, on pourra d'ailleurs lire le *Vrai Mouvement sentinelliste*, de l'un des principaux acteurs de l'époque<sup>8</sup>, qui donne sur ces événements un point de vue fort intéressant.

L'effet visé par Claude Fournier est sans équivoque: captiver le lecteur, grâce à un épisode de l'histoire du Québec qui, de toute évidence, est trop méconnu, mais plein d'intérêt, en recourant à des techniques narratives directes et sans bavures. L'histoire, donc, est bien encadrée; car si l'essentiel est constitué par cette émigration massive des Québécois aux États-Unis et par le sort pénible qui les y attendait, l'actualité du propos, si l'on peut dire, est rendue par un récit encadrant, qui se passe quelque quatre-vingts ans plus tard. Les revendications de Jean-Baptiste Lambert constituent cette insertion dans l'actualité, dont le lien est cependant évident avec le récit premier. La narration participe également à l'allure prenante du récit: les paragraphes sont courts, surtout au début de l'histoire. Il est clair que pour Claude Fournier, le lecteur n'est pas gagné, mais bien à conquérir, et la seule perche possible s'appelle l'intérêt romanesque. Tant par sa forme que par la matière qu'il traite, le romancier-cinéaste a gagné son pari. En outre, Claude Fournier possède-t-il une boule de cristal? Car la parution des *Tisserands du pouvoir* coïncide parfaitement avec une période agitée où il est question, dans le contexte des problèmes linguistiques actuels, des relations entre minorités et majorités, qu'il s'agisse des anglophones ou des immigrants au Québec, des Québécois en Amérique du Nord ou des francophones hors Québec. On est toujours la minorité de quelqu'un, et le roman de Claude Fournier propose une réflexion réaliste sur ce fait: en cette matière, l'on n'a trop souvent des droits que *lorsque le nombre le justifie*.

### Vin importé (vraiment?)

Petit excursus franco-ontarien: *Noëlle à Cuba*<sup>9</sup>, de Pierre Paul Karch, et *Quadra*<sup>10</sup>, de Jean-Claude Boulton. Je ne répéterai pas ici tout le bien que je pense de *Noëlle à Cuba*<sup>11</sup>: ce roman, qui raconte les deux semaines de voyage d'un groupe de touristes (devinez où), doit être lu pour l'art du personnage que maîtrise parfaitement P. Karch, et pour goûter une écriture qui atteint un niveau rare de soin et de raffinement.

Curieuse coïncidence que la trame narrative de *Neige de mai*, et celle de ce roman de Jean-Claude Boulton, *Quadra*. Car dans les deux cas, le roman traite

d'une situation où il s'agit d'un adolescent victime d'un «accident», et réduit, à cause d'une blessure à la colonne vertébrale, à une vie de dépendance. Mais là où les romans diffèrent, c'est que dans *Quadra*, la victime tient une place prépondérante.

Essentiellement, il s'agit de l'histoire de la réconciliation d'une victime et de son agresseur. La victime, Marc Michaud, travaille dans un dépanneur lorsqu'un autre jeune homme, Guy Vaillant, s'amène afin de voler le contenu de la caisse. Pourtant, ce Guy Vaillant n'est pas animé de si mauvaises intentions: il se prend pour une sorte de «Robin des rues», voulant redistribuer aux pauvres de chez lui, Hull en l'occurrence, l'argent volé. Mais, en fait, sa première tentative tourne mal: un jeune enfant entre dans le dépanneur pendant la perpétration du méfait et, dans un geste de panique, Guy Vaillant appuie sur la gachette. Il atteint Marc au cou, et réussit à s'enfuir.

Et c'est véritablement ici que l'intérêt du roman s'accroît, puisque l'on assiste aux manigances de Guy pour entrer en contact avec Marc, à l'hôpital la Pietà, pour le convaincre de se laisser prendre en charge par celui-là même qui l'a réduit à cette condition. Car Guy Vaillant ne voit d'autre façon d'expié son crime qu'en veillant sur sa victime, pour le reste de ses jours. Et c'est à lire, cette réconciliation difficile entre Marc et Guy avec, pour toile de fond, une atmosphère familiale assez exceptionnelle. Je laisse au lecteur le plaisir de découvrir de quelle manière Marc et Guy en arriveront à former, en joignant *un dromadaire solitaire et une sangsue géante, une créature à quatre yeux qui s'appelait Quadra*. (p. 490)

On me permettra de proposer un nouveau prix littéraire à l'occasion de la lecture de *Quadra* (tiens, un autre prix?), qui n'est assorti d'aucun encouragement pécuniaire, ni d'assurance de publication pour un second roman. Ce prix, modestement appelé «Prix d'humanité», ne sera point orienté vers un roman qui renouvelle l'écriture, ou qui subvertit les formes; les mots de l'œuvre primée ne parleront pas d'eux-mêmes, mais ils renouvelleront, subvertiront plutôt nos conceptions ou nos valeurs souvent trop figées. Et, si vous voulez faire partie du jury, lisez *Quadra*.

- 
- 1 Michel Michaud, *Coyote*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 288 p.
  - 2 Jacques Côté, *les Montagnes russes*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 225 p.
  - 3 Jacques Savoie, *Une histoire de cœur*, Montréal, Boréal, 1988, 229 p.
  - 4 Voir *Voix & Images*, n° 38, hiver 1988, p. 339-346.
  - 5 Aline Beaudin-Beaupré, *le Cœur sur les lèvres*, Montréal, Quinze, 1988, 152 p.
  - 6 Claire de Lamirande, *Neige de mal*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 235 p. (*Littérature d'Amérique*).
  - 7 Claude Fournier, *les Tisserands du pouvoir*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 559 p. (*Deux Continents*).
  - 8 Elphège J. Daignault, *le Vrai Mouvement sentinelliste en Nouvelle-Angleterre 1923-1929 et l'affaire du Rhode Island*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1936, 246 p.
  - 9 Pierre Karch, *Noëlle à Cuba*, Sudbury, *Prise de parole*, 1988, 392 p.
  - 10 Jean-Claude Boulton, *Quadra*, Montréal, Guérin, 1988, 585 p.
  - 11 Voir *Lettres québécoises*.